

“ nécessaire d’avoir du talent. ” Ah ! sans doute, admettre ce principe, c’est réduire l’art à un métier vulgaire, c’est le profaner, le traiter comme une marchandise. Une pareille théorie, hérésie artistique, suffit pour révolter un musicien sérieux, un cœur épris du beau... Et Stanislas se révoltait. Mais quand il achevait de lancer ses anathèmes, l’ennemi redisait sans pitié : que, “ pour accompagner des chants dans un village, il n’est pas nécessaire d’avoir du talent. Au lieu de traduire toutes les beautés des âmes et de la nature, un orgue peut dire quelques notes, fort simples : ces notes suffisent, à la rigueur. ”

Stanislas ne trouvait plus qu’une plainte. Il avait appelé tous les arguments, épuisé tous les raisonnements, et le dernier mot restait à son adversaire.

L’ennemi disait un peu plus tard :

— Deux mille francs de rente, c’est le pain d’une famille.

— Hélas ! gémissait Stanislas, moi-même n’aurai-je pas faim un jour ? faim et disette !

Et l’ennemi répondait :

— Tu es seul ; as-tu encore un père, une mère ?...

— Oh ! disait Stanislas en frissonnant, voir une mère souffrir et ne pouvoir lui porter secours !...

— Tu es seul, répétait son bourreau. Que te faut-il pour vivre ? Tu es vieux ; tu ne vivras pas longtemps.

— Ah ! oui, dit enfin le pauvre artiste, oui, je suis vieux ! Ma triste vie, désormais, ne durera guère ! Et elle trouve aujourd’hui le mal qui l’achèvera.

Alors il pleura.

— Le remords me tuera, disait-il. Adieu, repos, adieu, bonheur... Et, pourtant, non, jamais je n’aurai ce courage !...

Et il pleurait plus fort, il se répétait que sa mort était proche, que le chagrin aurait promptement raison de son corps épuisé. Pauvre être qui restait abattu, écrasé sous la douleur, sous l’angoisse !

Quand le jour parut dans sa chambrette, le vieux musicien se leva. Il ne pensait plus qu’il avait oublié son dernier repas de la veille, et il se demandait quelle singulière souffrance il éprouvait,

Il sortit, il voulait prendre l’air. Il marcha longtemps, au hasard. Mais, tout à coup, il eut peur de chanceler et chercha du regard où il pourrait trouver un refuge.

A sa droite, plusieurs personnes montaient un perron et franchissaient librement une porte cintrée. Il les suivit et se trouva dans un long couloir. Une vague odeur d’encens lui apprit qu’il était sur le chemin d’une chapelle. Il avança. La chapelle s’ouvrit sous sa main. Il y entra et, saisi d’une émotion soudaine, il tomba à genoux.

Devant lui, un autel étincelait. Un prêtre montait à cet autel pour offrir le saint sacrifice. Des jeunes gens, pauvres entre les plus pauvres, étaient rangés à l’entour. Ceux-là étaient voués, eux